

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

III.

DE 1715
A 1789

LES ÉDITIONS
SOCIALES



MANUEL D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

PAR UN COLLECTIF

SOUS LA DIRECTION

DE

† Pierre ABRAHAM, directeur de la revue Europe

et

**Roland DESNÉ, chargé de maîtrise de conférences
à la Faculté des lettres de Reims**

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

par un collectif

sous la direction de Pierre Abraham et Roland Desné

TOME I : Des origines à 1600, sous la direction de *J.-Ch. Payen* et *Henri Weber*. Collaboration de G. Bianciotto, M. Bouvier-Ajam, M. Cohen, J. Dufournet, J. Garel, J.-L. Gourg, F. Hincker, R. Lafont, M. Le Bot, P. Minvielle, M. Nicollot, J.-Ch. Payen, F. Robert, M. Rousse, E. Tersen et H. Weber.

TOME II : De 1600 à 1715, par J.-C. Abramovici, Th. Aron, J. Aussibal, M. Bouvier-Ajam, G. Chaussinand, D. Coste, R. Desné, G. Dupeyron, H. Henry, F. et M. Hincker, J.-P. Kaminker, M. Le Bot, J. Madaule, R. Mantéro, G. Milhaud, M. Ogor, Y. Parent, F. Robert, S. Rossat-Mignod, P. Stoppa, E. Tersen, A. Ubersfeld et H. Vianu. Coordination assurée par *Annie Ubersfeld* et *Roland Desné*.

TOME III : De 1715 à 1789, par Cl. Bellessort, G. Besse, M. Bouvier-Ajam, G. Bruit, P. Charbonnel, M. Cohen, D. Coste, Y. Coirault, G. Decote, M. Duchet, G. Dulac, G. Dupeyron, J.-M. Goulemot, E. Guitton, A. Hof, J.-P. Kaminker, R. Laufer, M. Le Bot, J.-L. Lecercle, J. Marchand, Cl. Mazauric, F. Mazière, R. Mortier, R. Navarri, R. Papin, F. Robert, J. Roger, J. Scherer, J. Seebacher, J. Sgard, J. Varloot. Présentation de *Jean Fabre*. Direction assurée par *Michèle Duchet* et *J.-M. Goulemot*.

TOME IV : De 1789 à 1848 (en deux volumes). Coordination assurée par *Pierre Barbéris* et *Claude Duchet*.

Premier volume par : P. Albert, S. Balayé, P. Barbéris, M. Baude, A. Becq, A. Billaz, M. Bouvier-Ajam, O. Cecconi, P. Clerc, D. Coste, J. Decottignies, B. Didier, J. Doucet, R. Fayolle, J. Gaudon, J. Gaulmier, J. Gritti, L. Guichard, R. Guise, E. Guitton, A.-R. James, L. Langevin, J. Madaule, P. Orecchioni, F. Parent, M. Regaldo, F. Robert, A. Soboul, R. Triomphe, R. Virolle et A. Ubersfeld.

Deuxième volume par : P. Albert, P. Barbéris, J. Bellemin-Noël, M.-C. Book, M. Bouvier-Ajam, F.-P. Bowman, P. Brochon, J. Bruhat, J. Bruneau, J. Chomarat, G. Cogniot, Cl. Duchet, P. Gaudibert, H. Guillemin, J. Guillon, R. Guise, R. Jean, R. Lafont, L. Le Guillou, J. Madaule, J. Mallion, F. Marmande, H. Meschonnic, R. Molho, G. Mouillaud, J. Seebacher, M. Tournier, A. Ubersfeld, A. Wurmser.

EN PREPARATION

TOME V : De 1848 à 1917.

TOME VI : De 1917 à nos jours .

MANUEL D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

TOME III

1715 - 1789

DEUXIEME EDITION

par

Claude BELLESSORT, Guy BESSE, M. BOUVIER-AJAM, G. BRUIT,
Paulette CHARBONNEL, M. COHEN, D. COSTE, Y. COIRAULT,
G. DECOTE, Michèle DUCHET, G. DULAC, G. DUPEYRON,
J.M. GOULEMOT, E. GUITTON, Andrée HOF, J.P. KAMINKER,
R. LAUFER, M. LE BOT, J.L. LECERCLE, Jacqueline MARCHAND,
Cl. MAZAURIC, Francine MAZIERE, R. MORTIER, R. NAVARRI,
Renée PAPIN, F. ROBERT, J. SCHERER, J. SEEBACHER,
J. SGARD, J. VARLOOT.

PRESENTATION

par

Jean FABRE
professeur à la Sorbonne

DIRECTION ASSUREE PAR

Michèle DUCHET
Ecole normale supérieure
de Fontenay-aux-Roses

J.M. GOULEMOT
Université François-Rabelais à Tours

EDITIONS SOCIALES

146, rue du Fg-Poissonnière, Paris (X^e)

Service de vente : 24, rue Racine (VI^e)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.

© 1975, Editions sociales, Paris

L'ERE DES MONITEURS

Arrivés en cette étape de notre publication, nous devons faire connaître à quelles solutions nous nous sommes arrêtés dans le problème de la répartition des volumes au long de notre histoire littéraire. Ce qu'au cinéma on appellerait le découpage. Ce qu'on a coutume aujourd'hui de nommer la périodisation.

Problème plus délicat qu'on ne le pense. Les écrivains ne s'entendent pas tous pour mourir la même année, ou du moins pour arrêter d'un commun accord leur activité créatrice. Ils chevauchent avec insouciance les bornes de leur siècle de naissance et les dates fatidiques de l'histoire politique. Fontenelle, que nous avons classé dans notre précédent volume, déborderait dans celui-ci par son centenaire indiscret. Les Fables de Florian n'ont été répandues qu'après 1789. Sade, qui bénéficie aujourd'hui, avec tout le dix-huitième siècle, d'un regain de popularité, est mort en 1814, à la fin du Premier Empire.

Bien mieux. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture, mènent chacune leur existence autonome, si étroits que soient les liens qui les nouent à la littérature. Tantôt en avance, tantôt en retard sur l'esthétique des écrivains, elles nourrissent (et sont nourries par) le courant d'idées qui circule alternativement d'elles à eux. Faut-il rappeler les synthèses fulgurantes d'Elie Faure (L'Esprit des Formes, Les Trois

Gouttes de sang) sur le cycle d'influences réciproques entre la création plastique et la création littéraire ?

Il faut pourtant choisir nos bornes, si arbitraires soient-elles. Après tout, pas plus arbitraires que le kilométrage des routes. Notre préoccupation a été de ne pas briser à grand fracas avec celles de l'histoire traditionnelle. Si ce Manuel doit innover, ce n'est pas en matière de dates. Après des réunions au cours desquelles les représentants de chacune des disciplines intéressées ont fait connaître leur avis, nous nous sommes rangés, compte tenu des deux volumes déjà parus, aux solutions suivantes.

Notre troisième volume, celui-ci, va de 1715 à 1789. C'est ce que, communément, on entend sous l'étiquette dix-huitième siècle.

Le dix-neuvième siècle, en raison de l'abondance nouvelle dans notre histoire littéraire de textes de la plus haute importance dont la valeur n'a pas encore fini d'être décantée à l'intention de la postérité, comporte deux volumes. Il commence d'ailleurs plus tôt et se termine plus tard que ne le suggère le calendrier. De sorte que notre quatrième volume va de 1789 à 1848 - 1850. Le cinquième pousse jusqu'à la césure, généralement admise dans notre histoire politique et confirmée par l'histoire des formes littéraires, qu'ont opérée la Première Guerre mondiale en 1914-1918 et la Révolution d'Octobre en 1917.

Notre sixième et dernier volume, après avoir assuré l'enchaînement avec les mouvements artistiques d'avant-guerre, tel le cubisme autour de 1905, porte sur la période de 1914 à nos jours.

Sans l'avoir prémédité, il se trouve que, depuis le dix-septième siècle, chaque volume de notre Histoire littéraire couvre, vaille que vaille, une tranche d'environ soixante ans.



Je ne vais pas me substituer aux spécialistes qui, sous la direction de Michèle Duchet, ont collaboré à ce volume, et prétendre extraire de leurs études des conclusions qu'ils rejetteraient. Tout au plus me permettrai-je de parler au titre de simple usager des œuvres qui vont être passées en revue.

Il me semble — je dis bien : il me semble — que l'inclination qui porte les écrivains à produire est différente ici de ce qu'elle était au siècle précédent. Si rattachée au tempérament de chacun — et par conséquent si individuelle — que soit cette inclination, elle est en général moins orientée vers la production du chef-d'œuvre que par des considérations touchant son utilité. En d'autres termes, la primauté finale conférée naguère à l'œuvre tend à virer, à évoluer vers celui qui la lira.

Sans doute y a-t-il toujours eu des moralistes en France et ceux du dix-septième siècle, religieux ou laïques, en sont parmi les plus beaux ornements. Mais aussi combien de préceptes du bien-écrire, combien d'arts dont le plus célèbre reste celui de Boileau. Souci de la perfection dans la forme, souci de l'équilibre entre les parties du texte, c'est-à-dire souci de la durée monumentale pour l'œuvre. Les soins de l'auteur, entièrement tournés vers la page écrite, sous-entendent qu'elle trouvera ses lecteurs à la condition d'être parfaite. La Fontaine lui-même ciselait ses Fables pour elles-mêmes, par surcroît seulement pour quelques amis.

Une exception, due aux conditions d'existence d'une troupe théâtrale : Molière. Le public comptait, dans tous les sens du mot. Par force, bien sûr. Par rivalité avec les concurrents, peut-être. Par goût, sûrement. Mais par obligation née du fait théâtral ? J'en doute. Corneille, sur qui ne pesait pas la responsabilité d'une

troupe, se glorifiant de ses succès, se faisait simultanément gloire de ne pas écrire pour le spectateur.

La scène mise à part, et parfois le sermon, qui l'un et l'autre s'adressent non au lecteur mais à l'auditeur, la perfection formelle de l'œuvre écrite passait avant toute chose. J'en trouve une confirmation inattendue dans un texte, jusqu'ici inédit, de Benjamin Constant. Écrivant le 24 juillet 1807, il note déjà : « Dans le XVII^e siècle, point de but à la littérature que sa perfection. Dans le XVIII^e un moyen, sa perfection un accessoire¹ ».

Avec le siècle où nous entrons, le lecteur anonyme accède peu à peu à la qualité privilégiée d'interlocuteur. Son image devient présente à l'écrivain dans son labeur. C'est à lui qu'il pense. C'est pour lui qu'il écrit. C'est lui qu'il faut convaincre. Situation nouvelle.

Qu'elle tienne à l'importance que prend le mouvement torrentiel des idées, c'est certain. Et aussi au fait que les écrivains cessent de trouver leurs ressources dans les pensions royales ou privées qui leur assuraient un minimum vital, pour les chercher dorénavant dans le fruit de leur travail, auprès des acheteurs de livres. Et encore à la diffusion, encore lente mais qui s'accélère, de l'imprimé entre des mains de plus en plus nombreuses. Nous en verrons l'épanouissement au dix-neuvième siècle, avec l'extinction de l'analphabétisme.

Que j'ouvre Rousseau (et je ne parle même pas de l'Emile, trop évidemment conforme à ce que nous disons en ce moment), que je me divertisse avec un conte de Voltaire, que je lise Le Neveu de Rameau ou Jacques Le Fataliste et son Maître, à plus forte raison si je me plonge — avec quelle ivresse ! — dans le Dictionnaire philosophique ou dans l'Encyclopédie, le lecteur que je suis se voit pris à partie personnellement. Ce ne sont pas là des textes qui dorment sur des rayons de biblio-

1. *Europe*, mars 1968, p. 21.

thèques, attendant, dans leur perfection sculpturale, qu'on vienne les réveiller. Leur fonction est de nous éveiller, nous, et d'agir sur nous pour, à notre tour, nous faire passer à l'action. Travail de moniteurs. Ere de moniteurs.

L'action, elle est venue. Voilà bientôt deux siècles qu'on parle ex cathedra de l'influence des « philosophes » sur la Révolution française. Bon. Cela risque d'aboutir à classer la chose, à la ranger — désormais inoffensive — dans une case historique bien étiquetée.

Mais l'action se poursuit. Elle ne s'occupe pas de l'étiquetage. Côte à côte avec quelques indifférents à l'esprit du siècle, les autres, Jean-Jacques, Voltaire, Diderot, presque tous ceux dont il va être question dans ces pages, n'ont pas été des moniteurs seulement pour leurs contemporains. Ils le demeurent pour nous. Moniteurs de pensée. Moniteurs d'action.

Vers eux, nous nous tournons. Demandons-leur les secrets qui ont déclenché une première action. Révolutionnaires ils furent, souvent sans le vouloir, par l'effet de leurs écrits. Révolutionnaires ils restent dans l'histoire actuelle de la France et, chose plus frappante encore, chez la plupart des peuples de la terre, dans l'histoire en marche du monde. Moniteurs de révolutions.

Pierre ABRAHAM.

Le texte qui sert d'ouverture à ce volume est de Pierre Abraham. Nous savons qu'il eût aimé, avec la conscience et la passion qui étaient les siennes, en proposer une nouvelle version. La mort en a disposé autrement. Les Editions sociales et moi-même avons tenu à conserver à ce texte, qui restera comme un témoignage de la part d'un homme pour qui les Lumières étaient une source d'optimisme et de foi, son caractère inaugural.

Les Editions sociales
et le Directeur du volume, Michèle Duchet.

MIDI DES LUMIERES

Comment nier que la littérature soit « l'expression de la société » ? A condition de donner à cet aphorisme une souplesse et une portée que son inventeur, M. de Bonald, ne soupçonnait guère, aucune époque des lettres et de la pensée n'en fournit vérification plus éclatante que le XVIII^e siècle, tel qu'il se découvre en cet ouvrage : saisi dans sa diversité, mais dans son unité profonde ; entraîné dans le mouvement qui lui est propre, selon « l'énergie » que lui confère la nécessaire corrélation d'une société en mutation et d'une pensée en travail. Toutes deux enserrées encore dans des structures, des traditions ou des règles dont elles tendent irrésistiblement à se libérer, c'est à la littérature, à ce qui dans l'acte d'écrire engage et concerne tout homme et l'homme tout entier, qu'elles délèguent la charge et l'honneur d'exprimer cette exigence de libération. A une telle époque il est permis d'étendre, en le modifiant à peine, le vers de Vigny : « tout ce siècle énergétique au dieu Terme est pareil ».

C'est pour l'avoir compris de la sorte que ce troisième volume de *l'Histoire littéraire de la France*, publié par les Editions sociales, s'est assuré le double mérite de l'intelligence et de la nouveauté. Le savoir et le talent de ses collaborateurs entrent sans doute pour beaucoup dans cette réussite, mais celle-ci éclate d'autant mieux qu'elle témoigne d'une inspiration commune, ou plutôt d'une commune évidence. On n'en pouvait moins attendre d'une œuvre mise en

chantier par le Centre d'Études et de Recherches Marxistes, mais non réglée par lui dans le détail, aucune autre condition n'étant requise de chacun des collaborateurs, apparemment fort divers, que la sûreté de son information et l'indépendance de son jugement. Bonne occasion de mettre à l'épreuve les données du matérialisme historique et la pratique de l'analyse qui en résulte. Pour en attester la fécondité, mais d'abord l'usage que ne peut manquer d'en faire aujourd'hui toute honnête critique, point n'était besoin de déclarations de principes ni de manifestes tapageurs : les résultats suffisent, d'autant plus probants que les références à la méthode restent, la plupart du temps, implicites et qu'il appartient finalement au lecteur d'en tirer les enseignements.

A mesure qu'il avancera dans l'ouvrage, ce lecteur se convaincra davantage que l'exposé liminaire qui lui découvrait, magistralement, en une première perspective, la France des Lumières, était bien autre chose qu'un prologue, ou même une toile de fond ; bien plutôt la trame dans laquelle va s'inscrire et se détacher tout le reste : les idées et les formes, les œuvres et les hommes, avec un relief d'autant plus saisissant que leur insertion dans cette trame paraît plus solide. Au lieu d'aboutir à un nivellement dans le lieu commun, l'analyse permet de mieux dégager des ensembles où ils surgissent les « ouvrages de l'esprit » ; elle restitue le génie dans le premier de ses droits, qui est de témoigner non pas du hasard, mais d'une relation profonde avec l'histoire et avec la vie. On ne tombera pas dans le paradoxe en constatant que les chapitres généralement les mieux venus en ce livre sont ceux qui concernent, comme disait Chénier, les « inventeurs », ou, comme dit Pierre Abraham, les « moniteurs » : Montesquieu, Voltaire, Buffon, Diderot, Rousseau, et tant d'autres « fils des Lumières », dont la personnalité éclate d'autant mieux qu'elle se définit

d'abord selon le milieu et le moment. Certes, pareille approximation ne saurait épuiser la vertu des grandes œuvres, ni même rendre compte du pouvoir des ouvrages de moindre renom qu'un lecteur moderne reste libre de leur préférer. Entre alors en jeu un autre système de relations, à la fois plus formel et plus intime, mais essentiellement fondé sur ces affinités électives qui donnent la clef d'un langage et permettent à chacun de l'entendre dans le secret de son cœur. Aucune dialectique ne tranchera jamais de la qualité littéraire des œuvres. Mais n'est-ce pas une assez belle assurance offerte à la critique que de restituer à la littérature d'un siècle son intensité ?

Car c'est bien ainsi que doit être considérée d'abord la littérature française des « lumières » : dans une sorte d'anonymat, comme une production collective, une vague qui se gonfle, déferle et paraît retomber, mais non sans avoir miné les récifs contre lesquels elle vient buter. Ce mouvement coïncide avec la courbe qui retrace l'essor de la société, ou plutôt de la *nation* française : comme d'autres « mots sacramentaux » de l'époque : liberté, tolérance, civisme, patrie, ce vieux mot se recharge de prestige et de sens pour témoigner de la vie unanime dont prend plus intensément conscience une société qui s'interroge sur elle-même et découvre ses contradictions. Une société en devenir, mais une administration anachronique, des institutions sclérosées, des structures figées : c'est sur ce décalage ou ce contraste entre la nation et l'état que les historiens s'accordent assez généralement pour rendre compte du drame où s'opposent les survivances du passé et l'exigence des temps nouveaux. Mais la bataille des idées anticipe sur la lutte des classes : tandis que celles-ci commencent à peine à se dégager du cloisonnement des ordres, la pensée critique tire de cette confusion même sa hardiesse et la littérature son élan.

Si approximatives que soient pour l'époque les statistiques et si hasardeuse l'interprétation qu'en donne l'historiographie moderne, quelques chiffres doivent être d'abord rappelés. La population du royaume, qui atteignait à peine 19 millions en 1715, dépasse 26 millions en 1789 ; en dépit d'une mortalité infantile qui reste affreuse, la longévité moyenne « a passé le cap des vingt-cinq ans » ; la production manufacturière ou artisanale a doublé ; la production agricole augmenté de quelque 60 %, à peu près au rythme des rendements céréaliers ; les échanges extérieurs ont quintuplé ; la hausse des prix se chiffre à 30 %, toujours un peu en avance sur la hausse concomitante des salaires. En dépit de ce décalage, on vit moins mal dans la France de Louis XV que dans celle de Louis XIV, ce on recouvrant nécessairement beaucoup de disparates et d'injustices. A la décevante notion de ce qu'on appelle aujourd'hui « le niveau de vie », Rousseau ne sera que trop fondé d'opposer, — vainement —, celle d'équilibre dans la répartition des biens. A mesure qu'elle tend à se généraliser, une prospérité au moins relative ne cesse d'approfondir ou d'aviver l'inégalité entre les individus, les catégories sociales, les provinces. Pour l'immense majorité des sujets du roi de France, et à l'intérieur même des anciens ordres : curés faméliques, hobereaux ruinés, artisans à la gêne, la fameuse « douceur de vivre », célébrée rétrospectivement par le Prince de Ligne et ses pareils, n'a pu être qu'une dérision ou un mirage. La bienfaisance, érigée en vertu cardinale, n'y remédie guère et il fallait au bon roi Stanislas beaucoup d'optimisme pour avancer que « le vrai bonheur consiste à faire des heureux ». Il reste que, bien avant que Saint-Just l'ait saluée comme une « idée neuve », l'idée de bonheur était devenue pour ce siècle un thème de concours, sinon une idée-force, et qu'il a fallu plus de 700 pages à Robert Mauzi